



FOIRE AUX QUESTIONS :

«La Providence n'est-elle pas un bon prétexte pour abdiquer sa volonté ? »

Je commencerai par poser un autre titre à ma réflexion, un titre peut-être moins agressif...

Le meilleur des mondes possibles ou la Croix du Christ ?

Le meilleur des mondes

Ô Providence divine, que de crimes n'a-t-on pas commis en ton Nom ? Nous connaissons bien, pour les avoir étudiées dans nos classes de français, les ironies cinglantes d'un Voltaire à l'égard de la théorie du meilleur des mondes possibles que prônait le philosophe Leibniz. Pour ce dernier, en effet, le monde tel que nous le découvrons est le meilleur possible puisque Dieu en est l'auteur et que le mal tire sa justification du bien qu'il contribue à rehausser, selon une harmonie établie par avance par la divine Providence. Tout est si simple selon cette théorie. Mais le *Candide* de Voltaire, tel un disciple de Job au siècle des Lumières, en faisant l'amère expérience de toutes les atrocités de son temps, rappelle qu'une vision trop simpliste de la Providence divine en vient à blasphémer Celui qu'elle tentait de justifier. Doit-on pour autant renoncer à la notion de Providence et affirmer, comme le proclame de nos jours le philosophe juif Hans Jonas, que Dieu n'est pas tout-puissant, mais impuissant devant le mal qui se commet dans l'histoire d'un monde d'où Il s'est retiré ? (Cf. *Le concept de Dieu après Auschwitz*, Paris, 1995, p. 31).

Providence divine et liberté humaine

Tout d'abord, Dieu est provident, c'est-à-dire qu'il veut et pourvoit (c'est le sens le plus immédiat du terme latin *providere* : pourvoir) au bien et au bonheur des êtres qu'il crée. Ce que Jésus nous révèle, mais que déjà l'Ancien Testament nous indiquait, c'est que Dieu est Père de tous les hommes puisqu'il est leur Créateur : « Yahvé, tu es notre Père. Nous sommes l'argile dont tu es le potier, nous sommes tous l'ouvrage de tes mains » (Isaïe 64, 7). Tendresse et sollicitude paternelles sont donc déjà des traits de caractère du Dieu Saint d'Israël, mais Jésus met plus encore en relief, par ses paroles et sa vie elle-même, le caractère filial de la relation que nous devons à sa suite entretenir avec Celui de qui nous tenons la vie, le mouvement et l'être. Le Dieu que Jésus nous présente, s'il demeure « le Seigneur du Ciel et de la terre » (Mt 11, 25) connaît tous les besoins de ses enfants (Mt 6, 8 et 32) et veille sur eux (Mt 6, 25-34) ; il est de plus un Père infiniment miséricordieux qui va à la recherche de l'homme qui s'égare (Lc 15) parce qu'il ne supporte la perte d'aucun de ses fils, pas même du plus petit (Mt 18, 14). Certes ; mais l'objection classique, et qui constitue pour beaucoup comme la pierre d'achoppement de la foi en l'existence de Dieu et en sa Providence, est celle qui s'enquiert de savoir pourquoi, si Dieu est un Père si bon, de surcroît tout-puissant, Il laisse ses enfants se heurter au mal et à la souffrance. Aucune harmonie du monde ne saurait justifier la souffrance d'un enfant innocent, déclare à juste titre Ivan Karamazov dans l'ultime et sublime roman de Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*. L'objection est recevable. Mais elle ignore cependant que le scandale du mal est lié au pouvoir qu'à la liberté humaine de consentir librement à l'Amour de Dieu qui seul rend libre et heureux. C'est la condition même de l'amour que de ne pas s'imposer, mais de s'offrir. Il y a donc en quelque sorte une toute-

puissance impuissante de l'Amour divin. Comme l'écrit remarquablement Laurent Lavaud dans sa contribution à la revue *Communio*, « une réflexion sur la notion de puissance doit ouvrir la voie à la compréhension de la rencontre entre la providence divine et la liberté humaine. L'homme a par lui-même la puissance de dominer l'ensemble du cosmos (c'est ce qu'indique le récit de la Genèse 1, 26-27) et décider de l'orientation de son être vers le Bien. Mais cette puissance n'accède à une pleine liberté — c'est-à-dire à une liberté aimante — que si elle ne cesse de se recevoir de la puissance divine qui la fonde. Le drame du péché humain se joue lorsque la liberté oublie son origine et se pose elle-même en absolu qui usurpe la toute-puissance de Dieu. Alors l'homme se berce de l'illusion d'être “comme un dieu, qui connaît le bien et le mal ” » (N° 162, p. 41).

Et l'homme, pourrions-nous ajouter, s'enferme dans une toute-puissance qu'il usurpe à son Créateur et qui ne peut que le mener à l'esclavage d'une liberté enfermée sur elle-même : c'est l'orgueil du premier péché, d'où tous les maux découlent...

Père Jean-Gabriel Rued, carme

La réponse de la Croix du Christ

En somme, l'explication de l'origine du mal, et de la souffrance qui lui est nécessairement liée, ne peut être que du ressort de la révélation chrétienne. Aucune philosophie ne saurait en effet donner au mystère du mal une réponse pleinement satisfaisante. Or, à la suite de Leibniz, nombre de philosophes se sont efforcés de rendre raison de l'existence du mal en concevant la Providence comme « un calcul divin qui permettrait une dose mesurée de mal en vue d'atteindre un bien plus grand » (*ibid.*, p. 40). C'est le principe de « raison suffisante » auquel, il faut l'avouer, certains théologiens n'ont pas manqué eux aussi de souscrire. Mais la théologie ne sauvera la notion de Providence qu'en renonçant à s'inscrire dans cette ligne philosophique et à spéculer sur un Dieu maître-absolu de l'histoire dont on pourrait scruter les desseins grâce au pouvoir de la simple raison humaine. Le déficit de la notion de Providence auprès de nombreux penseurs contemporains nous invite à entrer dans une démarche théologique plus humble, placée sous le signe de la Croix du Christ. « L'événement de la Croix, écrit encore L. Lavaud, rend en effet caduque la contradiction de la puissance et de la liberté qui avait entraîné le bannissement de l'idée de providence hors des mentalités modernes. La puissance providentielle de Dieu ouvre un espace à la liberté, elle s'efface pour que puisse se déployer l'histoire humaine : le Salut ne s'est pas accompli par un décret divin, dispensé du haut des Cieux, il s'est réalisé dans le respect absolu de l'histoire et de la liberté humaines du Christ. De la même façon, tout homme est libre de suivre le Christ ou de refuser de le faire, d'emprunter ou non derrière lui la voie de salut qu'il a ouverte et qui mène à la Croix. La providence n'est rien d'autre que cet effacement de la puissance de Dieu qui s'en remet à la liberté humaine » (*op. cit.*, p. 42).

Effacement de la puissance de Dieu ne signifie cependant pas *absence de Dieu* au cœur de l'histoire humaine, bien entendu. Dieu notre Père n'est pas impuissant à faire triompher en l'homme, par son Esprit d'Amour, la victoire acquise par la Croix de son Fils. Leibniz, comme Hans Jonas, sont renvoyés dos à dos. Pas de vision réductrice de la Providence, certes, mais pas de négation non plus. Ou bien alors Dieu n'est pas Dieu.

Le don de l'Esprit

L'Évangile lui-même nous donne une information précieuse sur une juste conception de l'intervention de Dieu dans le monde. Il s'agit d'un enseignement de Jésus sur la prière : « Et moi, je vous dis : demandez et l'on vous donnera ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira. Car quiconque demande reçoit ; qui cherche trouve ; et à qui frappe on ouvrira. Quel est donc le père auquel son fils demandera un poisson et qui, à la place du poisson, lui remettra un serpent ? (...) Si donc vous, qui êtes mauvais, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus le Père du ciel donnera-t-il l'Esprit Saint à ceux qui l'en prient ! » (Lc 11, 9-13).

Il me semble que ce passage suffit à résumer ce que nous avons seulement esquissé dans nos propos. Concernant la consistance de la liberté humaine tout d'abord : Dieu a voulu donner à l'homme une telle ressemblance avec Lui qu'il lui a confié la paternité. Si Dieu est cause première de tout ce qui est, l'homme n'en est pas moins libre d'exercer sa liberté de cause seconde jusqu'à participer à sa création. C'est un premier enseignement. L'homme n'est pas une marionnette entre les mains de son Dieu. Il est libre. Mais cette liberté est, depuis le premier péché, recroquevillée sur elle-même, et appelée à être sauvée par la grâce : « vous qui êtes mauvais », déclare Jésus : C'est clair et sans concession. L'homme est donc

invité à prier Celui « qui seul est bon » de bien vouloir lui donner l'Esprit Saint, l'Amour du Père et du Fils, pour qu'il parvienne à aimer en esprit et en vérité comme Dieu aime. La Providence divine est suspendue à son dessein de salut. Dieu n'est donc pas une sorte de Père Noël qui exaucerait nos moindres caprices pour nous manifester sa toute-puissance. Même si le Père veille avec soin sur ses enfants, et sait de quoi ils ont besoin, la vie est « plus que la nourriture et plus que le vêtement » (Mt 6, 25) puisqu'elle est relative au Royaume de Dieu qu'il convient de chercher avant tout (v. 33). « Le but de la vie chrétienne, déclarait saint Séraphim de Sarov, c'est l'acquisition du Saint Esprit ». Ce Saint Esprit, qui est le don parfait du Père et la marque de son amour pour nous, la marque de sa Providence, notre Père du Ciel n'a de cesse de vouloir le donner « à ceux qui l'en prient ». Là encore, l'amour divin ne s'impose pas à l'homme ; Dieu renonce à l'exercice souverain de sa puissance pour respecter la liberté humaine. Mais nous savons aussi qu'Il « ne veut pas qu'un seul de ses petits se perde » (Mt 18, 14), et que son amour provident, bien que respectueux de notre libre consentement à sa grâce, est assez puissant pour nous entraîner avec le Christ dans le glorieux et triomphal cortège de sa Croix.

Frère Jean-Gabriel de l'E.-J., *o.c.d.*, Toulouse